

## Récit romanesque et modèle économique

Sous la direction de Christophe Reffait, Classiques Garnier, « Romanesques » n°7, 2015, 319 p.

Est-il certain que la poétique du récit de fiction n'ait aucun rapport avec celle du modèle ? Inversement, faut-il négliger le rôle que joue la fiction dans le modèle économique et sous-estimer la fonction heuristique de la fictionnalité, du « comme si », au cœur de la métaphorisation économique, comme l'a montré l'ouvrage fondateur de Deirdre Mc Closkey (*The Rhetoric of Economics*, 1985) ? Il y a quelques années nos collègues historiens, sociologues et économistes ont produit un travail considérable sur le modèle et le récit, en épistémologues de leurs disciplines respectives (Jean-Yves Grenier, Claude Grignon et Pierre-Michel Menger (dir.), *Le modèle et le récit*, 2001). Or l'une des conclusions sur lesquelles se sont accordés les contributeurs a été que l'opposition entre modèle et récit n'est pas si franche ; il s'agit plutôt d'une tension et pas d'une exclusion ; voire d'un simple effet de point de vue. Les « littéraires » n'étaient pas véritablement conviés dans ces débats, dans la mesure où le récit « naturel », enclin à la complexité, à la déstructuration, à la singularité, constituait ici un horizon méthodologique et n'était pas envisagé comme *fictionnel*. D'où la question posée dans le présent volume : comment définir les spécificités du récit romanesque au regard de la notion de modèle ?

[Consulter le sommaire et commander l'ouvrage sur le site des éditions Classiques Garnier](#)

### Introduction<sup>1</sup>

La notion de modèle a toujours nourri, en sciences humaines et en littérature, des débats complexes où il s'agit de naviguer entre les écueils de la scientificité et du rapport au réel. En littérature, par-delà l'acception rhétorique du modèle comme canon, on a tenté de formaliser le récit et d'appréhender des formes de modélisation<sup>2</sup>, tentatives inégalement satisfaisantes qui ne parvinrent pas à conférer au modèle littéraire la consistance que les économistes ont donnée aux leurs, quand bien même ces derniers auraient donné une acception assez large au terme « modèle ».

On parle par exemple de modèle en micro-économie pour évoquer la théorie de l'équilibre général de Léon Walras, inspirée de la physique newtonienne, selon laquelle à l'équilibre, la coordination des agents économiques, définie par l'égalité entre offre et demande sur tous les marchés, est supposée réalisée grâce à la libre variation des prix. Les théoriciens modernes de l'équilibre général (Arrow, Debreu, Hahn), situent l'origine de leur analyse dans l'intuition formulée par Adam Smith, inspirée de la *Fable des abeilles* de Mandeville, selon laquelle la poursuite par chacun de son propre intérêt concourt au bien-être général comme par l'action d'une « main invisible » qui allouerait les ressources mieux que ne le ferait aucun État. Le modèle est ici une représentation mathématisée des relations entre agents qui permet d'évaluer la pertinence de l'intuition smithienne. Toujours en micro-économie, on parle aussi de modèle pour désigner non plus les relations entre agents mais les déterminants du

<sup>1</sup> Je remercie Claire Pignol pour la partie économique liminaire de cette présentation et je remercie Patrice Baubeau et Alexandre Péraud pour leur relecture attentive et leurs amendements.

<sup>2</sup> Voir le dossier « Fictions modèles », coordonné par Muriel Louâpre dans *Romantisme* (n°138, 2007-4).

2015, n° 7

Romanesques

Revue du Centre d'études  
du roman et du romanesque

Récit romanesque  
et modèle économique

Sous la direction de Patrice Baubeau, Alexandre Péraud,  
Claire Pignol et Christophe Reffait

CLASSIQUES  
GARNIER

comportement de *l'homo oeconomicus*, cette fiction, née des théories utilitaristes et précisée par John Stuart Mill, d'un individu rationnel préoccupé de maximiser son bonheur sous diverses contraintes. On parle enfin de modèle en macro-économie pour désigner une représentation unifiée des relations quantifiées entre variables économiques, sur la base de laquelle on évalue l'influence de la modification d'une variable sur les autres variables de l'économie. Ainsi, les modèles macro-économiques étudient par exemple les conséquences d'une variation du déficit budgétaire sur l'emploi, les effets des comportements d'épargne sur la croissance, les répercussions d'une hausse de salaire sur la consommation, etc.

Le modèle se caractériserait donc par quelques traits fondamentaux, qui correspondent à l'idée que nous nous en faisons communément. Il est *abstrait* et s'éloigne de la réalité qu'il vise à mieux comprendre en se permettant d'ignorer tout frottement, comme le fait parfois la physique, et en substituant à la variété des situations des hypothèses simplifiées (ce sont les choix déduits des axiomes de rationalité, ou la concurrence parfaite que suppose l'équilibre général walrassien) ; du même coup, le modèle est *réducteur* et peut passer pour *simpliste*. « Il est naturel et juste de se demander si une enquête sur une économie apparemment si abstraite par rapport au monde en vaut la peine », concèdent ainsi les théoriciens modernes de l'équilibre général<sup>3</sup>.

Le modèle endosse en outre plusieurs fonctions : *a minima*, pour Von Neumann, l'un des fondateurs de la théorie des jeux, le modèle est une *description* hypothétique et convaincante, une construction mathématique qui, avec l'ajout de certaines interprétations verbales, décrit les phénomènes observés. La justification d'une construction mathématique de ce genre est seulement et précisément qu'on s'attend qu'elle marche – c'est-à-dire qu'elle décrive correctement les phénomènes dans une aire raisonnablement vaste. En plus, elle doit satisfaire à certains critères esthétiques – c'est-à-dire qu'en relation avec la quantité de description qu'elle fournit, elle doit être assez simple<sup>4</sup>.

Quoique tous les modélisateurs ne soient pas forcément mécanicistes et que Von Neumann affirme qu'un modèle n'a pas vocation à *expliquer*, le modèle est volontiers *causaliste*, *déterministe*, ce qui peut lui conférer une ambition *prospective*. Il peut même revêtir une ambition *performative*, comme chez Walras, pour qui l'économie appartient aux sciences physico-mathématiques, lesquelles définissent des types idéaux sur lesquelles elles « bâtissent *a priori* tout l'échafaudage de leurs théorèmes et de ses démonstrations » et « rentrent après cela dans l'expérience non pour confirmer mais pour *appliquer* leurs conclusions »<sup>5</sup>.

Le problème est que la beauté des modèles amène parfois leurs utilisateurs à oublier leur abstraction, leur réductionnisme, leur déterminisme, en vertu de l'idée que « souvent, dans les sciences, certaines hypothèses sont si vigoureusement défendues ou si ancrées dans les esprits que nul n'a conscience qu'elles ne sont que des hypothèses<sup>6</sup> ». Il n'en reste pas moins qu'une majorité d'économistes s'accorderaient avec Keynes lorsqu'il avance que « l'économie est une science consistant à penser en termes de modèles, alliée à l'art de choisir les modèles qui sont pertinents par rapport au

---

<sup>3</sup> Kenneth Arrow et Frank Hahn, *General Competitive Analysis*, North Holland, 1971, p. vii.

<sup>4</sup> Von Neumann, cit. in Giorgio Israel, « Modèle récit ou récit modèle ? », in Jean-Yves Grenier, Claude Grignon et Pierre-Michel Menger (dir.), *Le modèle et le récit*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001, p. 375.

<sup>5</sup> Léon Walras, *Éléments d'économie politique pure* [1874], Economica, 1988, p. 53.

<sup>6</sup> Joseph E. Stiglitz, *Le triomphe de la cupidité* [2010], Actes Sud, « Babel », 2011, p. 427.

monde contemporain<sup>7</sup> ». Le débat entre économistes porte alors moins sur le principe de la modélisation que sur le choix des modèles et des hypothèses.

Si tels sont les traits généraux de la notion de modèle en économie et si tout modèle (économique) appelle d'abord un débat entre économistes, pourquoi recourir à cette notion pour approcher le régime de la littérature, que nous identifions *a priori* comme celui de l'exception, de la singularité ou de l'ouvert ? Pourquoi rabattre la littérature sur l'économie, pourquoi vouloir rapprocher le modèle économique du récit romanesque, alors que nous éprouvons déjà, d'une part l'omniprésence de la question économique, d'autre part l'impérialisme des sciences économiques ? D'un côté, la démonstration de Polanyi, selon laquelle le monde occidental se serait singularisé entre Waterloo et la montée du nazisme par un spectaculaire « désencastrement » de l'économie, prenant l'ascendant sur le social et venant se substituer aux anciens despotismes, demeure une grille de lecture du monde contemporain, relégitimée sans doute depuis la dérégulation économique des années 1980. D'un autre côté, la science économique montre depuis les années 1980 un tempérament invasif qui la porte à modéliser ce qui paraissait *a priori* le plus étranger à sa sphère d'application, la manifestation emblématique de cet impérialisme étant les travaux de Gary Becker sur les stratégies matrimoniales et intrafamiliales. Tout devrait donc nous inciter à préserver au contraire le champ de la littérature de ce comparant encombrant.

D'autant que les outils de l'économie apparaissent fragiles. Yves Citton et Martial Poirson ont souligné dans l'introduction à l'ouvrage *Les Frontières littéraires de l'économie* l'espèce d'effet réversif de l'expansionnisme des sciences économiques. Expansion à double tranchant, puisque l'intrusion de l'économiste sur le terrain du psychologue ou du sociologue montrerait bien qu'il « se comporte comme un éléphant dans un magasin de porcelaine<sup>8</sup> ». Expansion paradoxale aussi, car on fait parfois remarquer que l'économie, qui a choisi autrefois d'imiter les sciences physiques, verrait ses fondements sapés par l'obsolescence du paradigme newtonien : « dans le monde des sciences naturelles, les certitudes du type de celles auxquelles croient les économistes se sont évaporées depuis longtemps<sup>9</sup> ». Naît un débat sur l'hégémonie de l'économie qui a peut-être pour inconvénient de grossir l'opposition entre sensibilité littéraire et rationalité économique, en même temps qu'il masque les dissensions qui parcourent la science économique elle-même. Depuis l'éclatement de la crise financière à l'automne 2007, les ouvrages fleurissent qui non seulement fustigent les vices incorrigibles des acteurs et des outils de la finance ou critiquent l'insuffisance des politiques publiques d'assainissement des marchés financiers, mais reviennent aussi sur les fondements de la théorie économique : on rappelle que l'*homo oeconomicus* est « un consommateur, mais non pas un citoyen », qu'il est « sans histoire, ni inconscient, ni appartenance de classe »<sup>10</sup>. On constate que « la plupart d'entre nous n'aimeraient pas qu'on les assimile à l'image de l'homme qui sous-tend les modèles économiques dominants, cet individu calculateur, rationnel, égoïste et intéressé », chez qui « aucune place n'est faite à la sensibilité humaine, au civisme, à l'altruisme<sup>11</sup> ». On remonte le temps pour remettre en question les concepts fondateurs de l'économie politique : par-delà la mathématisation de l'économie surdéveloppée au xx<sup>e</sup> siècle, établie

---

<sup>7</sup> John Maynard Keynes, Lettre du 4 juillet 1938 à R.F. Harrod, reproduite dans J.M. Keynes, *Collected Writings*, Volume 14, Londres, Macmillan, 1973 p. 296-297.

<sup>8</sup> Martial Poirson, Yves Citton et Christian Biet (dir.), *Les Frontières littéraires de l'économie (xvii<sup>e</sup>-xix<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Desjonquères, 2008, p. 13.

<sup>9</sup> Gilles Dostaler, « Les lois naturelles en économie. Émergence d'un débat », *L'Homme et la société*, n°170-171, Paris, L'Harmattan, 2008-2009, p. 91.

<sup>10</sup> Gilbert Rist, *L'économie ordinaire entre songes et mensonges*, Paris, Presses de Sciences po, 2010, p. 51.

<sup>11</sup> Joseph E. Stiglitz, *Le triomphe de la cupidité* [2010], Arles, Actes Sud, « Babel », 2011, p. 439.

par Walras, esquissée par Cournot, espérée par Stendhal lui-même, débattue par Condorcet et Pietro Verri, on redécouvre le réductionnisme originel de l'économie. Sain mouvement par lequel la discipline fait retour sur elle-même, voit comment elle s'est mise à penser en modélisant. Mouvement dans lequel les économistes montrent d'ailleurs parfois une sorte de complaisance dans l'autocritique, en affectant d'oublier que *l'homo oeconomicus* de Mill est altruiste et que ce n'est pas l'enrichissement mais le bonheur qu'il poursuit ; que les écrits de nombreux économistes sont complexes et expressifs ; qu'on ne peut faire aux modèles le procès d'être les simplifications qu'ils sont et que c'est leur usage qui est en cause.

Certes la théorie économique suscite des abstractions réductrices et causalistes que la littérature peut déconstruire. Stendhal a lu Helvétius, Bentham, Smith, Malthus et Say et il est bien placé pour reconnaître que l'articulation entre l'utilitarisme tel qu'il le conçoit et l'économisme est défectueuse : bien loin de poursuivre le bonheur, l'économie politique s'abîmerait dans l'obsession des moyens de l'atteindre<sup>12</sup>. Balzac n'a pas lu les économistes mais il contredit à lui seul le mouvement de réhabilitation de l'intérêt dont Hirschman a dressé la généalogie<sup>13</sup> : chez le personnage et sous la plume même de Balzac, la « passion » n'est jamais éloignée de « l'intérêt », qu'elle aggrave à moins que ce ne soit le contraire, et le roman manifeste un régime de causalité autrement plus complexe que le seul intérêt réputé prévisible<sup>14</sup>.

Mais ce qui devrait d'abord nous apparaître est justement la proximité entre l'anthropologie du roman et celle de l'économie. De manière contiguë, au tournant du xviii<sup>e</sup> et du xix<sup>e</sup> siècle, s'affirme le roman réaliste et naît l'économie politique. Comment ne pas concevoir comme à la fois jumeaux et rivaux deux langages qui partagent une sorte d'individualisme méthodologique et endossent tous deux le rôle du poète selon Aristote, qui serait de « dire non pas ce qui a lieu réellement, mais ce qui pourrait avoir lieu dans l'ordre du vraisemblable et du nécessaire » (*Poétique*, trad. Roselyne Dupont-Roch et Jean Lallot, chap. 9, 1451a) ? L'existence même du genre de la robinsonnade à la conjonction de la théorie économique et du roman réaliste suffirait à dire l'origine commune et problématique de ces deux langages<sup>15</sup>, et peut-être du modèle et du récit. *A priori*, la distinction est nette : l'économie met en scène un *homo oeconomicus* abstrait dont les désirs se déploient en toute cohérence et qui, dans sa stabilité même, anéantit en quelque sorte le temps ; le roman crée au contraire des héros singuliers qui se débattent dans leurs passions et leurs intérêts et n'accèdent à ce qu'ils sont que par le déploiement irréversible de leur action dans le temps. À l'économie, la simplicité de la maximisation de l'utilité dans la clarté des désirs et la transparence des informations. Au roman, la complexité de la chasse au bonheur dans la confusion des désirs et l'obscurité de l'existence. Si des « hommes économiques » se profilent dans la fiction romanesque, ce ne sont que des curieux au sens de La Bruyère ou des pions d'arrière-plan<sup>16</sup>.

---

<sup>12</sup> Voir les développements sur l'utilitarisme stendhalien dans Michel Crouzet, *Stendhal et le désenchantement du monde. Stendhal en Amérique II*, Paris, Classiques Garnier, 2011.

<sup>13</sup> Hirschman, Albert O., *Les Passions et les intérêts [The Passions and the Interests – Political Arguments for Capitalism before its Triumph]*, Princeton University Press, 1977], trad. Pierre Andler, PUF, 1980.

<sup>14</sup> Voir sur ce point Boris Lyon-Caen, « Raconter, expliquer, comprendre », *Poétique* n°172, novembre 2012, p. 423-439.

<sup>15</sup> Voir Claire Pignol, « Quel agent économique Robinson Crusoé incarne-t-il ? », in Christine Baron (dir.), *Épistémocritique*, vol. 12, « Littérature et économie », juillet 2013 (<http://www.epistemocritique.org>). Voir aussi notamment Jean-Paul Engélibert, *La postérité de Robinson Crusoé : un mythe littéraire de la modernité – 1954-1986*, Genève, Droz, 1997.

<sup>16</sup> Voir Bruna Ingraio, « Economic life in nineteenth-century novels : what economists might learn from literature », in G. Erreygers (dir.), *Economics and Multidisciplinary Exchange*, London, Routledge, 2001.

Mais est-il tout à fait certain que le roman puisse être tout uniment rangé du côté de la chair, de la réalité, de la complexité et de la singularité ? Est-il certain que la poétique du récit de fiction n'ait aucun rapport avec celle du modèle ? Inversement, faut-il négliger le rôle que la fiction joue dans le modèle économique et sous-estimer la fonction heuristique de la fictionnalité, du « comme si », au cœur de la métaphorisation économique, comme l'a montré l'ouvrage fondateur de Deirdre Mc Closkey<sup>17</sup> ? La citation répétée d'œuvres de Jane Austen et d'Honoré de Balzac dans le dernier ouvrage de Thomas Piketty ne vise-t-elle pas un réalisme qui chercherait à traduire les chiffres et les courbes de l'économiste en significations sensibles<sup>18</sup> ? Il y a quelques années, sous la houlette de Jean-Yves Grenier, Claude Grignon et Pierre-Michel Menger, nos collègues historiens, sociologues et économistes ont produit un travail considérable sur le modèle et le récit, en épistémologues de leurs disciplines respectives<sup>19</sup>. Il s'agissait de débattre de l'écartèlement des disciplines de la « troisième voie » entre la modélisation pratiquée dans les sciences dites « dures » et le récit « littéraire ». Il s'agissait d'interroger le péril du réductionnisme que faisait peser sur l'histoire, la sociologie ou l'économie la tentation de l'universalisme contre les particularismes, le choix du temps mathématique contre le temps historique<sup>20</sup>. Or l'une des conclusions sur lesquelles se sont accordés les devisants a été que l'opposition entre modèle et récit n'est pas si franche ; il s'agit plutôt d'une tension et pas d'une exclusion ; voire d'un simple effet de point de vue<sup>21</sup>. Les « littéraires » n'étaient pas véritablement conviés dans ces débats, dans la mesure où le récit « naturel », enclin à la complexité, à la déstructuration, à la singularité, constituait ici un horizon méthodologique et n'était pas envisagé comme *fictionnel*. D'où la question posée aux contributeurs du présent volume : lorsque les littéraires entrent dans semblable discussion, comment définissent-ils les spécificités du récit romanesque au regard de la notion de modèle ?

Cette question suppose d'étudier le rapport entre modèle économique et roman du point de vue de la poétique du récit, en interrogeant leurs ressemblances et différences de morphologie. Elle amène en particulier à examiner la différence entre le traitement du temps dans le modèle économique et dans le récit romanesque. Elle rencontre évidemment la notion de « type », lequel apparaît comme une forme de modélisation qui participerait d'une épistémologie réaliste commune au roman et à la science économique. Cela à l'intérieur d'un roman à la mode dix-neuviémiste qui, aux yeux de romanciers contemporains comme Éric Chevillard, peut sembler « un modèle réduit plus ou moins stylisé mais opérationnel et bien huilé du monde que l'homme s'est inventé<sup>22</sup> ». Le propos implique en outre de creuser l'analyse de la motivation et de la causalité romanesques, et tout particulièrement d'interroger la rationalité des « agents », la cohérence des choix des personnages au regard de celle qu'on attribue à l'homme économique. Il peut nous mener entre-temps à interroger les formes de récit communes à l'économie et à la littérature, comme la robinsonnade, ou bien à examiner le recours de la science économique au récit.

---

<sup>17</sup> Deirdre Mc Closkey, *The Rhetoric of Economics*, The University of Wisconsin Press, Madison, 1998 [1985].

<sup>18</sup> Thomas Piketty, *Le capital au xxi<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2013. Voir en outre « Le Capital au xxi<sup>e</sup> siècle : la revanche de Vautrin », entretien d'Agathe Novak-Lechevallier avec Thomas Piketty, *Magasin du xix<sup>e</sup> siècle*, n°4 « Sexorama », Paris, Champvallon, 2014.

<sup>19</sup> Voir l'ouvrage résultant de ces rencontres et retours critiques : Jean-Yves Grenier, Claude Grignon et Pierre-Michel Menger (dir.), *Le modèle et le récit*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001.

<sup>20</sup> Voir la synthèse de Giorgio Israel, « Modèle récit ou récit modèle ? », *ibid.*, p. 366.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 367.

<sup>22</sup> Voir Éric Chevillard, « Écrire pour contre-attaquer », entretien avec O. Bessard-Banquy, *Europe*, n° 868-869, août-septembre 2001, p. 327.

Les contributions qui ont tenté de répondre à ces questions et qui se trouvent recueillies dans le présent volume se sont assez naturellement divisées entre celles qui envisagent les choix individuels des personnages (des « agents ») et celles qui s'intéressent à la résultante sociale des actions individuelles (à la coordination à l'équilibre de l'offre et de la demande). C'est-à-dire qu'en réfléchissant au roman depuis le xvii<sup>e</sup> siècle, les littéraires, économistes et philosophes qui ont contribué à ce numéro de *Romanesques* ont la plupart du temps opté d'emblée pour l'un ou l'autre pan de l'analyse micro-économique : soit la maximisation de son utilité par l'*homo oeconomicus*, soit l'équilibre général inspiré de la Main invisible. La partition qu'opère notre sommaire n'en est pas moins un peu forcée. Par exemple la contribution de Christine Baron, en avançant que les romans de Michel Houellebecq décrivent la dissolution de l'individu dans l'ordre libéral pourtant fondé sur cette notion, est une démonstration qui diagnostique une « mutation du libéralisme » entre l'originelle « valorisation de l'initiative individuelle » et l'actuelle « systémique complexe » où se complairaient des économistes comme Hayek. C'est-à-dire que l'historicisation proposée par Christine Baron articule dimension individuelle et réflexion sur l'équilibre, en passant par la critique de « l'ellipse du social » que recouvrirait l'atomisme utilitariste d'un Marshall. D'où la décision de clore la première partie du volume sur cet article, choix qui n'obéit pas seulement à des considérations de chronologie du corpus. De même, la contribution de Dorothee Picon a paru ouvrir idéalement la deuxième partie, parce qu'elle articule bel et bien, à partir de la réflexion célèbre de Léo Bersani sur le roman réaliste et la « peur du désir », l'idée de maximisation de l'intérêt individuel (ici déjouée à travers l'exemple de Frédéric Moreau) avec l'idée de cohérence du social : en évoquant en même temps un personnage dont le désir échoue à se constituer en volonté et un récit attaché à dissoudre les causalités, Dorothee Picon suggère doublement que la modélisation économique pêche par un finalisme que refusait Flaubert. Mais à côté des articles de Christine Baron et Dorothee Picon, nous voyons bien que dans la première partie, la réflexion d'Urs Urban sur *Francion* et la poursuite de ses intérêts par la maîtrise du jeu théâtral est inséparable de la méditation sur la structuration croissante de la société des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles autour des relations d'argent. Nous voyons bien aussi, dans la deuxième partie, que la réflexion de Patrice Baubeau et Alexandre Péraud sur les convergences entre la pensée de Balzac et le libéralisme de Sismondi montre que l'un et l'autre comprennent le « tout social par ses parties ». Aussi faut-il considérer la partition que nous proposons ici, entre « comportements modélisés » et « modèles de société », moins comme une partition étanche que comme un *distinguo* entre deux perspectives complémentaires sur le même objet.

Pour commencer par la modélisation des comportements et par les choix opérés plus ou moins rationnellement par les hommes, il n'est pas inutile de rappeler que l'objet de la science économique originelle est avant tout, et tout simplement, le bonheur. C'est du bonheur de chacun et de tous que se préoccupe Adam Smith, dont la théorie de la Main invisible s'inscrit dans l'esprit des Lumières. Et si Malthus prend ses distances envers le progressisme de Condorcet ou celui qu'exprime Godwin dans *l'Essai sur la justice politique et son influence sur la moralité et le bonheur* (1793), c'est pour mieux considérer « les causes qui ont arrêté jusqu'ici les progrès des hommes, ou l'accroissement de leur bonheur<sup>23</sup> ». Ainsi, lorsque Stendhal – absent de notre dossier mais essentiel dans cette problématique – envisage en 1810 d'écrire un traité d'économie politique censé s'intituler *Influence de la population sur la richesse et le bonheur*, il s'alimente non seulement à la phraséologie mais à la philosophie de l'économie politique de Smith ou de Malthus. En outre, il les lit et les repense en fonction de la pensée

---

<sup>23</sup> Ce sont les termes du deuxième paragraphe de *l'Essai*. Voir Thomas Robert Malthus, *Essai sur le principe de population*, t. I, trad. P. et G. Prévost, éd. Jean-Paul Maréchal, Paris, GF-Flammarion, 1998, livre Ier, chap. 1<sup>er</sup>, p. 67.

d'Helvétius sur l'intérêt et de l'utilitarisme de Bentham, pensées qui relèvent, comme nous le rappelle ici Dorothee Picon à propos de l'atomisme benthamien, d'un « constructivisme optimiste ». Car si je puis affecter mon plaisir et ma douleur de coefficients stables et en connaître les déterminants, alors mon bonheur est au bout du calcul. Et Stendhal, se piquant de mathématiques et devançant Cournot, pouvait rêver une physique du bonheur égotiste aussi rigoureuse que la physique sociale que Walras a théorisée soixante ans plus tard : le bonheur devenait modélisable. Aussi le modèle en économie recèle-t-il une ambiguïté plus profonde qu'en histoire ou en sociologie : il est *descriptif* et peut être *prescriptif*, dès lors que la théorie de la maximisation de l'utilité sous contrainte promet la félicité.

Mais Michel Crouzet a bien montré, dans sa lecture de Stendhal au regard de *L'homme économique* de Christian Laval<sup>24</sup>, que le *felicific calculus* benthamien plonge bientôt l'agent rationnel dans l'enfer d'un calcul perpétuel où se brouillent la fin et les moyens. De même, Claire Pignol et Anne de Rugy nous rappellent ici non seulement que les préférences des agents ne sont pas stables, mais aussi que leur classement ne l'est pas : aussi fait-on erreur en pensant pouvoir remédier à l'impossible modélisation des préférences par le présupposé de la rationalité des méta-préférences. Il n'en reste pas moins que le terrain commun de l'économie et de la littérature se situe par ici : l'une comme l'autre, lorsqu'elles étudient les motivations du sujet, mesurent les « rapports ambigus entre désir et bonheur » ; l'une comme l'autre s'intéressent au fait que « le choix rationnel puisse s'accompagner d'insatisfaction » ; l'une comme l'autre ambitionneraient même, selon Claire Pignol et Anne de Rugy, une « modélisation du conflit entre préférences et méta-préférences ». Exemple proche par sa complexité, celui de *Docteur Jekyll et Mister Hyde*, dont l'étude de Laurent Jaffro détaille l'arbitrage central : par une représentation tabulaire des utilités respectives de Jekyll et de Hyde au fil des transformations permises par la drogue, Laurent Jaffro explique que le testament de Jekyll et ses échanges avec Utterson montrent comment le plaisir de la respectabilité l'emporte finalement sur le plaisir de jouir sauvagement – même si Jekyll ne nie pas ce dernier plaisir. Et le roman complique la plupart du temps semblable arbitrage, ou bien les conflits entre préférences et métapréférences : Claire Pignol et Anne de Rugy concluent, après avoir développé l'exemple de Robinson Crusoë et de *Walden ou la vie dans les bois*, que la qualité propre du roman est de montrer que les personnages n'y choisissent pas seulement ce qu'ils consomment, mais qu'ils s'interrogent aussi sur ce qu'ils désirent (c'est l'exemple de Jérôme et Sylvie dans *Les Choses* de Perec), et que l'incertitude même des personnages romanesques sur ce qui constitue leurs moyens ou leurs fins est un sujet qu'éludent les modélisateurs en économie.

Certes il existe des personnages pauvres, une humanité moyenne et d'arrière-plan, qui dans le roman semble relever d'une modélisation des comportements. Bruna Ingraio, multipliant les exemples empruntés au roman dumasien ou au roman policier et se référant à *La morphologie des contes* de Propp, convient qu'il existe des personnages romanesques stables et prévisibles, qui s'inscrivent dans une grammaire du récit. C'est alors que la rationalité des agents peut se confondre avec la logique des intérêts bien compris. À propos de l'implacable logique qui détermine le mariage de Nanon enrichie, à la fin d'*Eugénie Grandet* – tandis que l'héroïne éponyme se dérobe justement à cette loi –, Claire Pignol et Anne de Rugy évoquent ainsi les raisonnements de Gary Becker sur les stratégies matrimoniales : c'est dans de tels exemples que se manifeste le « projet de compréhension et de désenchantement du monde qui anime l'économiste comme le romancier ». C'est l'envers gris de la prévisibilité et de la rationalité que nous regardions comme optimistes dans l'utilitarisme benthamien. Mais le roman s'inscrit somme toute rarement dans cette modélisation sommaire. Même la définition du personnage

---

<sup>24</sup> Christian Laval, *L'homme économique. Essai sur les racines du néolibéralisme*, Paris, Gallimard, 2007.

comme « type » soulève plus de problèmes qu'elle n'en résout. Certes le « type » est défini par Balzac, dans la préface d'*Une ténébreuse affaire*, comme « le modèle du genre » : Muriel Louâpre, dans son dossier de *Romantisme* sur les « Fictions modèles », tout comme ici Patrice Baubeau et Alexandre Péraud, repèrent bien que le « type » opère, comme le modèle, « une médiation entre collectif et singulier<sup>25</sup> ». Cependant, Muriel Louâpre a parfaitement montré que le « type » compris comme moyenne statistique se distinguait du « type » du roman zolien (dans la mesure où Zola sature ses « types » en en faisant des « cas »<sup>26</sup>), et que le type statistique *augmenté* du roman zolien n'était pas non plus le « type physiognomonique » du roman balzacien (qui procède par agglutination d'éléments caractéristiques mais non pas moyens)<sup>27</sup>. En outre, Patrice Baubeau et Alexandre Péraud rappellent ici que la définition du « type » chez Balzac entre en conflit avec la notion même d'« espèce sociale » et avec la volonté du romancier de dépeindre une « variété » pour échapper au schématisme d'un Walter Scott. Le « type » du roman du xix<sup>e</sup> siècle peut donc passer pour une acception du modèle en matière de poétique du personnage, mais il recouvre une pluralité de mises en relation du général et du singulier, de l'universel et du particulier.

Bruna Ingrao oppose aux personnages stables de la littérature, aux « silhouettes » passibles d'une typification, les personnages romanesques évolutifs ou complexes : les héros de ce qui relève toujours, peu ou prou, du roman de formation (*Anna Karenine*, *David Copperfield*...), ainsi que les êtres, comme l'Orlando de Virginia Woolf, dont les *moi* s'empilent comme des assiettes (« *as plates are piled on a waiters's hand* »). Au regard de telles créations, le conte économique apparaît selon Brunna Ingrao dans toute sa pauvreté. Obéissant au « principe de parcimonie » qu'évoquent Patrice Baubeau et Alexandre Péraud, le modèle économique ne peut en effet faire varier les agents et leurs caractéristiques sans risquer de produire des résultats ininterprétables. Le modèle se réfugie donc dans le principe de rationalité des agents, de stabilité de leurs préférences, de symétrie des informations, et Brunna Ingrao remarque que même les modèles dits « à rationalité limitée » ne peuvent intégrer l'imagination ou la créativité du sujet, ou encore que les modèles « à apprentissage dynamique » décrivent une incrémentation qui s'opère encore selon des règles purement mécaniques. Bref, plus rien n'est calculable si l'agent du modèle économique n'est pas typique, tandis que plus rien n'est émouvant si le personnage du récit romanesque n'est pas sujet au changement ou au conflit intérieur<sup>28</sup>. Ces deux « contes », au sens où l'entend ici Brunna Ingrao et où l'entendent certains modélisateurs qui comparent modèle économique et fable, paraissent donc inconciliables.

Plusieurs articles se demandent ici si l'irréductibilité du récit romanesque à l'économique ne se manifeste pas le plus nettement dans la construction de la voix narrative, refuge de l'individualité. Telle est la courbe de la démonstration de Christine Baron, qui explique d'après Richard Rorty comment le roman houellebecquien d'une part décrit l'évident de l'individu dans une perpétuelle sollicitation commerciale prétendument personnalisée, d'autre part construit une langue où se refonde l'individu pourtant précaire. C'est toute l'ambiguïté du libéralisme. Il est analysable en son origine comme émancipation de la voix individuelle : Patrice Baubeau et Alexandre Péraud le disent en décrivant la pensée de Sismondi et en soulevant, comme l'a fait Muriel Louâpre, la question du vote et de l'atomicité du suffrage universel ; Urs Urban le suggère en montrant que Francion résiste en son aristocratie à la

---

<sup>25</sup> Muriel Louâpre, Avant-propos, *Romantisme* n°138, *op. cit.*, p. 8.

<sup>26</sup> C'est-à-dire que le roman zolien gratifie ses « types » de divers écarts par rapport à la moyenne. Muriel Louâpre, « Une fiction non euclidienne. Vérité et modélisation en régime naturaliste », *Romantisme* n°138, *op. cit.*, p. 93.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>28</sup> A propos d'effet du personnage sur le lecteur, Muriel Louâpre souligne que le personnage zolien échappe à l'écueil de l'aplatissement par la puissance de « l'évocation mythique ». *Ibid.*, p. 95.

naissance d'une société où l'argent peut permettre l'émergence de l'individu. Mais le libéralisme est analysable en ses résultats comme dilution de l'individualité dans le darwinisme de la concurrence (comme y insiste ici Christine Baron). Cependant, peut-être cette dualité recouvre-t-elle plutôt un changement épistémologique dans la science économique elle-même. Christine Baron évoque la conception systémique de la société de Niklas Luhmann et surtout le « spontanéisme » de Friedrich Hayek, pour lequel ce sont les actions des individus plutôt que leur pensée qui fondent le social, lequel devrait donc être considéré extérieurement, en son système, hors de toute lecture anthropomorphique. Dans le même sens, Claire Pignol et Anne de Rugy rappellent comment l'étude économique de la rationalité de l'agent est passée, de Bentham à Arrow, de l'introspection psychologique (si fort prisée par Stendhal économiste) à la définition numérique des goûts de l'agent, à une étude externe de la « cohérence des choix de l'agent au regard de ses ressources et de ses préférences » : les économistes s'intéresseraient moins aux motifs qu'aux résultats, et la modélisation économique relèverait en quelque sorte de la focalisation externe, l'individu n'étant plus qu'une boîte noire dont on examine extérieurement la cohérence. C'était le reproche fait dès la fin du xix<sup>e</sup> siècle par Gabriel Tarde – cité ici par Jérémy Naïm – à la science économique : dans sa conquête de la scientificité, elle aurait oublié à la fois la psychologie et la sociologie ; elle aurait oublié que les intérêts sont *passionnés*, ce que Balzac n'oublie jamais.

Quant à la question de la modélisation des équilibres induits par les comportements individuels, elle se pose dans la deuxième partie de notre volume à travers une triple problématique qui est celle du mimétisme, de la concurrence et du finalisme.

Jérémy Naïm, à propos de *La Maison Nucingen*, ou Agnieszka Komorowska et Annika Nickenig, à propos de *Bel-Ami*, insistent sur la question de l'imitation. On se rappelle que Jean-Joseph Goux en faisait l'une des composantes du paradigme boursier dont participeraient la définition walrassienne de l'équilibre, les réflexions de Proudhon sur la Bourse, le roman zolien, ou encore la métaphore financière qui abonde sous la plume de Valéry pour désigner le monde des valeurs<sup>29</sup> : la Bourse est une expression quintessentielle du marché où ce seraient moins les fondamentaux économiques qui feraient signe (entendons les indicateurs de santé économique des sociétés) que le comportement des agents eux-mêmes. Jérémy Naïm nous rappelle ainsi les termes de la métaphore du « concours de beauté » développée par Keynes, en même temps qu'il examine le comportement des personnages non stratèges qui se trouvent bernés par Nucingen, parce que le banquier a escompté leur suivisme. Mais le problème de l'imitation dépasse la sphère financière, comme le traduit ici l'article d'Agnieszka Komorowska et Annika Nickenig : dans l'exemple de *Bel-Ami*, plusieurs acceptions de la notion de modèle se trouveraient mobilisées, puisque Duroy se conforme à Forestier, les relations amoureuses de Duroy recouvrent une typologie des relations économiques, enfin le roman lui-même opérerait une modélisation du social. Ici comme dans *La Curée*, le modèle imitatif (« modèle de ») se mêlerait au modèle projectif (« modèle pour ») et le roman développerait – selon l'analyse d'Agnieszka Komorowska et Annika Nickenig, qui cherche à « juxtaposer » stratégie du personnage et construction narrative – une réflexion sur une société devenue société de l'imitation généralisée à des fins d'enrichissement. Or quel équilibre peut-il naître dans une société de l'entre-imitation, une fois éludé l'axiome pourtant fondateur de la préférence individuelle ? De quelle nature est le désir d'objet décrit dans *Les Choses* de Perec, étudié par Claire Pignol et Anne de Rugy dans la première partie ? Quels déséquilibres et effets d'emballement peut-on attendre de ce système de la mode qu'est le paradigme boursier ? Telles sont

---

<sup>29</sup> Jean-Joseph Goux, *Frivolité de la valeur – Essai sur l'imaginaire du capitalisme*, Paris, Blusson, 2000, 320 p.

les questions introduites dans plusieurs articles de cette deuxième partie, y compris par l'article d'Alexandre Péraud, lorsque celui-ci montre comment à la fin de *Gains*, de Richard Powers, le fils de feu Laura se lance dans la création d'une société commerciale en empruntant, à son insu, le chemin des fondateurs de la société de chimie qui serait responsable de la mort de sa mère. Le roman interrogerait ici, en reprenant de manière troublante la langue de l'épopée commerciale du groupe lessivier Clare, le retour paradoxal du même, une imitation cyclique où les agents demeureraient persuadés de leur libre-arbitre et de leurs principes, mais ne s'en conformeraient pas moins à une langue et même un genre. C'est par là que le roman, en jouant des modèles esthétiques, dirait quelque chose du principe ironique d'imitation qui innerve le social.

Que les relations humaines soient placées sous le double signe du mimétisme et de la concurrence constitue l'une des convergences intéressantes entre les pensées de Balzac et Sismondi analysées par Patrice Baubeau et Alexandre Péraud. Mais leur étude comparative approfondie montre bien que le romancier comme l'économiste, dès lors qu'ils sont amenés à lire les bouleversements de la société post-révolutionnaire en termes de lutte des classes, sont aussi enclins à repérer dans la concurrence un principe largement gauchi par la puissance des agents les plus influents. C'est pourquoi la concurrence doit être pour Sismondi fermement encadrée par le législateur et c'est pourquoi elle ne semble mener chez Balzac à aucun *optimum*. Certes l'Avant-Propos de *La Comédie humaine* distingue la lutte rusée entre les hommes des simples rapports de prédateur à proie, mais le paradigme darwinien se trouve inscrit dans la figure des loups-cerviers de la finance évoqués dans l'article de JérémY Naïm. Christine Baron, dans l'article qui clôt la première partie du volume, insiste sur l'écrasement de l'individu dans « l'extension du domaine de la lutte » que Houellebecq a d'emblée décrite, et elle souligne que le glissement du discours de la concurrence vers le pur et simple darwinisme est l'une des expressions de la naturalisation de l'économie à laquelle se livrerait le discours libéral.

Tout le problème consiste à savoir ce qui peut sortir de ce régime complexe de mimétisme et de concurrence. Or cette incertitude est éludée par la pensée modélisatrice en économie, comme le souligne Dorothee Picon à propos de la théorie de l'équilibre général. Le scepticisme de Flaubert envers les causes finales pourrait tout aussi bien s'appliquer à ce modèle formalisé par Walras puis Arrow et Debreu : Dorothee Picon explique que c'est un modèle intrinsèquement finaliste, dans la mesure où ses hypothèses, notamment les hypothèses de comportement des agents (qui sont des hypothèses fort pauvres), sont construites en vue de démontrer la compatibilité des comportements des individus, assurée par l'existence de l'équilibre. Les agents sont supposés se comporter à leur insu de manière à conduire le marché à l'équilibre, lequel constitue une fin qui éclairerait rétrospectivement leur action, en même temps qu'il constitue une norme dans la littérature économique. Au roman reviendrait la tâche de déjouer ce providentialisme, projet qui d'ailleurs anime aussi bien le roman flaubertien que le roman de Richard Powers analysé par Alexandre Péraud : en montrant en effet, comme Dorothee Picon, que le roman interroge l'existence d'une « Providence » économique, Alexandre Péraud, qui cite incidemment la *Fable des abeilles*, démonte le dispositif narratif complexe par lequel *Gains* incorpore la geste héroïque du groupe Clare tout en la désignant comme modèle romanesque et comme biais idéologique.

Pour se déprendre du finalisme qui imprègne le modèle de l'équilibre général, il faudrait peut-être s'en remettre aux métaphores organiques qu'évoque Richard Bronk, cité ici par Patrice Baubeau et Alexandre Péraud, lorsqu'il appelle de ses vœux une économie amendée par la pensée romantique<sup>30</sup>.

---

<sup>30</sup> Richard Bronk, *The Romantic economist. Imagination in Economics*, Cambridge University Press, 2009, 382 p.

Dans un chapitre central de son ouvrage de 2009, Richard Bronk repart de citations frappantes de Herder sur l'équilibre écologique<sup>31</sup>, puis il évoque certaines concessions de Marshall, ou la notion schumpeterienne de destruction créatrice, ou encore les réflexions de Keynes sur « les problèmes de l'unité organique<sup>32</sup> », en vue de défendre une conception organiciste de l'économie. On comprend bien que cet organicisme-là n'est pas le darwinisme économique d'un Zola, ni la concurrence asymétrique que redoutent Balzac et Sismondi, ni même l'harmonie économique d'un Bastiat, mais qu'il correspond à une définition alternative de l'équilibre : une théorie de l'équilibre bien différente du modèle de l'équilibre général, parce qu'elle intègrerait des « valeurs incommensurables<sup>33</sup> » qui ne peuvent, par définition, entrer dans le calcul rationnel et qui sont tout simplement l'amour, la beauté, la liberté, le prix de la vie humaine, au nom desquels se déploie la critique romantique de l'utilitarisme<sup>34</sup>. Il est évident qu'à chaque fois que la littérature romanesque est forte – cela serait vrai de Balzac comme de Powers lu par Alexandre Péraud ou de Houellebecq lu par Christine Baron –, c'est lorsqu'elle montre la colonisation de l'incommensurable par le calcul (il faudrait reprendre ici la métaphore mécanique utilisée dans *l'Introduction aux études philosophiques* de Félix Davin pour évoquer les *Scènes de la vie parisienne*). Mais l'organicisme du romantisme économique ne s'intéresse pas seulement à cet incommensurable qu'engagent les choix individuels ; il intègre aussi l'environnement, il prend en compte la nature, moins comme capital<sup>35</sup> que comme répondant de l'homme, selon une logique étudiée par les économistes des externalités<sup>36</sup>. L'article proposé ici sur Malthus s'inscrit dans cette réflexion : dans la mesure où le matérialisme de Zola consiste à regarder la nature ou la vie comme un « nouveau transcendantal », selon le terme de Jean-Louis Cabanès, la question se déplace sur la direction que prend cette nature, hors de tout providentialisme. Cette question a toujours été au cœur des réflexions de Zola sur le progrès. Il semble la poser dans *La Joie de vivre* en poussant à ses limites le modèle que constitue la thèse centrale de *l'Essai sur le principe de population* : qu'advient-il quand l'héroïne sacrificielle, dans ce roman malthusien de la nature avare et des faiblesses humaines, persévère dans une charité qui encourage ce que Malthus nommait les « vices » et la « destruction » ? Quel optimisme construire et quelle pensée du progrès développer dans le cadre de cette évolution organique, si tant est que le progressisme ait alors encore un sens ? Car *la nature ne va nulle part*, rappelle Dorothée Picon à propos du renoncement de Flaubert à élucider « le but de tout cela ». Dans un article antérieur au présent volume, Patrice Baubeau s'est intéressé à la dimension modélisatrice que recèle le préambule de *La Fille aux yeux d'or*<sup>37</sup> : Balzac, en recourant à la métaphore du creuset ou du tourbillon pour désigner l'espèce de *vis a tergo* du renouvellement de la société sous l'effet du travail, des mariages ou de la redistribution des patrimoines, semblait modéliser la vie sociale comme un perpétuel déséquilibre. C'est sans doute cette pensée que nous pouvons retrouver dans l'anti-finalisme de Flaubert étudié par Dorothée Picon, dans le progressisme contrarié de Zola lu à travers Malthus, ou encore dans le motif du désir perpétuel repéré par Agnieszka Komorowska et Annika Nickenig à la fin de *Bel-Ami* : le roman est fondamentalement, pour revenir aux évidences, récit d'un déséquilibre.

<sup>31</sup> Dès 1791 dans ses *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, cit. in Richard Bronk, *op. cit.*, p. 121.

<sup>32</sup> Richard Bronk cite ici un extrait évocateur de l'essai de Keynes sur Francis Ysidro Edgeworth. *Ibid.*, p. 124 et p. 323, 22n.

<sup>33</sup> « Incommensurable values » est le titre du chap. 7 de l'ouvrage de Richard Bronk.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 301-302.

<sup>35</sup> Cette qualification est ambivalente et fait actuellement débat, parce que la nature devrait rester un incommensurable. Voir récemment Eloi Laurent, *Un nouveau monde économique – Mesurer le bien-être et la soutenabilité au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Odile Jacob, 2015 ; voir aussi Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, *L'événement anthropocène*, Paris, Seuil, 2013.

<sup>36</sup> Richard Bronk, *op. cit.*, p. 124 et sq.

<sup>37</sup> Patrice Baubeau, « Une relecture de *La Fille aux yeux d'or* », in Alexandre Péraud (dir.), *La Comédie (in)humaine de l'argent*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2013.

Pour autant, il serait difficile de conclure tout uniment de ces quelques études que le récit romanesque se définit comme le contraire du modèle économique, parce que la complexité du personnage ferait ressortir la pauvreté de l'agent rationnel qui maximise son utilité, ou que l'illisibilité du social et de la nature déjouerait le finalisme du modèle de l'équilibre général. Certes Bruna Ingrao, Claire Pignol et Anne de Rugy rappellent au début de leurs articles respectifs combien différent le roman comme régime de la singularité et le modèle comme attachement à la généralité. Certes Patrice Baubeau et Alexandre Péraud montrent très bien en quoi Sismondi comme Balzac ambitionnent une pensée sociale du détail qui contrevient forcément à la parcimonie des modèles (ainsi le romanesque tenterait d'embrasser tout ce que le modèle doit simplifier). Mais tous soulignent aussi, comme le fait Urs Urban au début de son article, la conjonction entre la naissance du roman réaliste et celle de la science économique, l'assomption d'une *épistémè* de l'intérêt qui s'exprime dans la philosophie morale, comme l'a montré Albert Hirschman, aussi bien que dans la littérature romanesque.

Plusieurs articles approchent même l'idée que le roman participe fondamentalement du modèle. Et ce premièrement, comme l'écrivait Jean-Marie Schaeffer, en vertu du fait que la fiction a une « finalité véritable, qui est de nous amener à nous engager dans une activité de modélisation<sup>38</sup> » ; le modèle mimétique fictionnel (« jeux de feintise, rêveries, fictions artistiques »), entre autres modèles, recouvre une analogie globale avec le réel<sup>39</sup>. Deuxièmement parce que le roman entend fréquemment dépasser la « molle analogie » qu'évoque Muriel Louâpre<sup>40</sup>, lorsqu'il tente d'intégrer des modèles empruntés au discours scientifique environnant. Dans le premier cas, le roman s'impose comme cohérence : « cette cohérence du récit, qui s'appelle, pour moi du moins, le réalisme », écrivait Aragon<sup>41</sup> ; cette cohérence dont nous parle aussi Gracq lorsque, développant des métaphores véritablement économiques, il explique que nul détail romanesque n'est gratuit et que tout entre dans la genèse de son effet, de sa poussée, en vertu d'un « processus de capitalisation continue »<sup>42</sup> ; enfin cette cohérence dont Jean-Marie Schaeffer souligne qu'elle n'est pas seulement la cohérence recommandée par la poétique, mais une « cohérence représentationnelle » qui est « condition de la possibilité de la modélisation fictionnelle »<sup>43</sup>. Dans le deuxième cas évoqué, celui de l'imitation des sciences, le roman trouve son compte dans l'utilisation plus ou moins localisée d'un modèle explicite : Agnieszka Komorowska et Annika Nickenig, tout comme Patrice Baubeau et Alexandre Péraud, soulignent combien la définition zolienne du « roman expérimental » est proche de la notion de modèle, puisqu'il s'agit de « fai[re] mouvoir les personnages dans une histoire particulière, pour y montrer que la succession des faits y sera telle que l'exige le déterminisme des phénomènes mis à l'étude<sup>44</sup> ». Et Zola d'ajouter : « C'est presque toujours ici une expérience 'pour voir', comme l'appelle Claude Bernard<sup>45</sup>. » Dans cette mesure, le roman serait souvent une expérience « pour voir », un modèle de type « constructiviste » tel que

---

<sup>38</sup> Jean-Marie Schaeffer, *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil, « Poétique », 1999, p. 199.

<sup>39</sup> Par différence avec le *modèle nomologique* (modèles mathématiques ou numériques), qui énonce « une loi applicable à un nombre indéfini de cas concrets », et par différence avec le *modèle mimétique homologue* (exemple de l'apprentissage par observation) qui prend la forme de l'exemple. *Ibid.*, p. 214-215.

<sup>40</sup> Muriel Louâpre, « Avant-propos », *art. cit.*, p. 4.

<sup>41</sup> Aragon, *Je n'ai jamais appris à écrire, ou les incipit*, Genève, Skira, « les sentiers de la création », 1969, p. 78-79.

<sup>42</sup> Julien Gracq, *En lisant en écrivant*, Paris, José Corti, p. 120 et p. 76.

<sup>43</sup> Jean-Marie Schaeffer, *op. cit.*, p. 220.

<sup>44</sup> Émile Zola, *Le roman expérimental*, éd. François-Marie Mourad, Paris, GF-Flammarion, 2006, p. 52.

<sup>45</sup> *Ibid.*

l'évoque Bruna Ingrao<sup>46</sup>, et le modélisateur naturaliste illustrerait à la fois la vertu et l'écueil des modèles.

La vertu des modèles, rappelée par Richard Bronk, est qu'ils éclairent les implications contre-intuitives de certaines hypothèses<sup>47</sup>, moyennant quoi — pour simplifier la proposition dans un sens qui plairait à Zola — le modèle peut travailler contre le préjugé. Si l'idée reçue ou la convention (moquées par Flaubert, dénoncées par Zola lorsqu'il critique l'hypocrisie dans les arts) peuvent constituer des modèles dangereux, alors telle théorie de la race, du milieu et du moment, telle physique des tempéraments, telle théorie de l'hérédité, tel développement d'anatomie comparée, mais aussi telle notion de l'*homo oeconomicus* ou de l'équilibre général constituent des modèles susceptibles d'éclairer la vérité. Cependant, l'écueil de tels modèles, indiqué par Muriel Louâpre lorsqu'elle évoque la valeur heuristique des modèles et leur « autonomisation »<sup>48</sup>, réside dans leur « innovation » même : ils font voir le réel selon des lois insoupçonnées, en même temps qu'ils frôlent la pétition de principe ; ils modifient l'observation même des données en détournant notre attention d'autres facteurs, explique Richard Bronk<sup>49</sup> ; ils instituent une manière de voir, dont les limites appellent bientôt d'autres modélisations.

À cet égard, l'une des remarques les plus rassérénantes (ou les plus inquiétantes, c'est selon) contenues dans la première partie de la contribution de Bruna Ingrao concerne la multiplicité des modèles auxquels recourent les modélisateurs en économie. L'idée qu'en-deçà de la souveraineté de la théorie du choix rationnel ou de la théorie de l'équilibre général – souveraineté montrée par Dorothee Picon dans son article et par Richard Bronk dans son ouvrage –, les modèles naissent, vivent et meurent, qu'ils sont abandonnés au gré des modes et des innovations mathématiques, est une idée qui va plutôt dans le sens du conseil de Richard Bronk selon lequel il faudrait parfois savoir superposer différents modèles pour approcher la réalité<sup>50</sup>. Mais l'organicisme romantique n'est pas un syncrétisme et il vise plus ambitieusement à la compréhension du monde. L'un des développements majeurs de l'ouvrage de Richard Bronk consiste à montrer le rapport entre le modèle et le fragment tel que le conçoit Friedrich Schlegel dans les *Fragments de l'Athénée* : « Pareil à une petite œuvre d'art, un fragment doit être totalement détaché du monde environnant, et clos sur lui-même comme un hérisson<sup>51</sup> ». Le fragment fait système en soi, il constitue une unité autonome de pensée, une proposition sur le monde. Or comme le dit un autre fragment célèbre : « Il est aussi mortel pour l'esprit d'avoir un système que de n'en avoir aucun. Il faudra donc qu'il se décide à joindre les deux<sup>52</sup>. » L'enjeu serait donc, dans cette économie que Richard Bronk souhaiterait amendée par la pensée romantique, de savoir dépasser les fragments systématiques que constituent les modèles par la conscience de leur incomplétude, en rappelant que « toute approche systématique relève d'une distorsion dangereuse, sauf à reconnaître qu'elle ne peut mettre la vérité sous cloche<sup>53</sup> ». Le modèle est acceptable à ce titre – et Bruna Ingrao

---

<sup>46</sup> Bruna Ingrao rappelle dans son article la distinction entre la conception « isolationniste » (ou simplificatrice) du modèle et son interprétation « constructiviste », laquelle « consiste à rapprocher le modèle de la fiction pour signaler son artificialité, son caractère d'invention d'une réalité parallèle qui n'existe qu'au niveau de l'imagination du modélisateur et de ses lecteurs ».

<sup>47</sup> Richard Bronk, *op. cit.*, p. 290

<sup>48</sup> Muriel Louâpre, « Avant-propos », *art. cit.*, p. 9.

<sup>49</sup> Richard Bronk, *op. cit.*, p. 291.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 293-294. Richard Bronk donne l'exemple d'une telle combinaison de modèles p. 296.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 109 et plus largement p. 103-115.

<sup>52</sup> *Ibid.*

<sup>53</sup> « Any systematic approach is dangerously distortionary unless it acknowledges that it is not (and cannot be) a complete encapsulation of the truth. » (Nous traduisons librement). *Ibid.*

constate que certains modélisateurs réputés le conçoivent bien ainsi. Aussi devons-nous nous demander si le roman, en particulier le roman réaliste, ne participerait pas d'une saine économie *romantique* qui consisterait à ne jouer parfois du modèle – en représentant un homme économique, en figurant un équilibre – que pour en désigner l'isolement, la valeur locale, et effectuer sa perpétuelle retrempe dans l'irrationalité, la passion, l'organicité du social ou encore le mouvement de l'Histoire. Telle est l'idée que suggère Richard Bronk lorsqu'il envisage les romans comme des « fragments holistes » qui tentent de fournir « un récit holiste du singulier », constitué de la synthèse imaginaire de perspectives plurielles. Il serait donc erroné de résumer ce dossier de *Romanesques* à une critique en règle, venue des Lettres, de la modélisation à laquelle ont recours les économistes. Comme l'avaient conclu nos collègues sociologues ou historiens, la mise en rapport du modèle et du récit suggère plus de rapprochements que d'oppositions, voire met en lumière la propension du roman, en particulier du roman réaliste, à recourir au systématisme des modèles pour mieux le dépasser, à tenir ensemble rationalisation des comportements ou des équilibres et remise en cause des déterminismes.

Comme il est d'usage dans chaque numéro « numéroté » de *Romanesques*, ce dossier sur « Récit romanesque et modèle économique » se trouve précédé de deux articles sur le romanesque et suivi d'un entretien avec un romancier contemporain. L'article de Marie-Astrid Charlier a l'intérêt de remettre en question la commune distinction entre roman réaliste et roman « romanesque » au xix<sup>e</sup> siècle, en identifiant au cœur de chacun de ces corpus une tension entre « quotidianisation » et « romantisation » qui remet en question la notion même de roman réaliste. L'article de notre collègue tchèque Petr Dytrt renoue quant à lui avec la problématique du dossier de la revue sur « Romanesque et histoire » (2007) pour montrer en quoi les romans de Jean Rouaud permettent de penser, à travers le prisme familial, les guerres du xx<sup>e</sup> siècle. On notera enfin la pertinence thématique, au regard du présent dossier, du très riche entretien avec Mathieu Larnaudie qui clôt ce volume : l'auteur des *Effondrés* commente sa représentation de la crise des *subprimes* et est interrogé par Aurélie Adler sur la poétique de ses dystopies ultralibérales et plus généralement de ses démystifications romanesques du discours libéral. Notons que l'auteur revient à cette occasion sur son rapport au roman balzacien de l'argent... qu'il se garde, précisément, de jamais réduire à un modèle.

**Christophe Reffait**